

UNE CÉLÉBRATION DU NUNAVUT HONNEUR AU PASSÉ, AU PRÉSENT ET À L'AVENIR



Géographica

ᐃᑲᑦᑲᑦ 25

NUNAVUT25



SUR LA COUVERTURE

La photographe en résidence de *Canadian Geographic* Michell Valberg a capturé ce portrait inondé de lumière de l'avocate, militante et designer Aaju Peter.



16 LES PROTECTEURS D'AVIQTUUQ

L'extrémité nord du Canada continental est un paradis préservé de l'exploitation minière. Les habitants de Taloyoak se battent pour que le territoire reste ainsi.
Par Thomas Lundy ; photos de Emina Ida

26 PAR-DELÀ SES HORIZONS

Une expédition dirigée par des femmes dans le passage du Nord-Ouest tente d'inscrire les femmes inuites dans l'histoire de l'exploration du Nord.
Compilées par Monica Kidd ; photos de Jessica Houston

32 QIMUKSIQ

Une course de traîneaux à chiens sur 500 kilomètres dans l'Arctique, et la revitalisation d'une tradition longtemps menacée au cœur de la culture inuit.
Histoire et photos de Dustin Patar



DÉCOUVERTE

6 GROS PLAN

Katherine Takpannie organise les trésors du territoire en une nature morte évocatrice.

8 RÉFLEXION

Alors que le Nunavut fête ses 25 ans, l'auteur et conteur Whit Fraser évoque le passé, le présent et l'avenir de la patrie inuite.

10 SUR PLACE

La scène de la plongée à la Station canadienne de recherche dans l'Extrême Arctique.

12 FAUNE ET FLORE

Une histoire de réussite à propos du narval, un lièvre arctique record et un lichen remarquable.

14 SUR LA CARTE

Alors que le territoire fête ses 25 ans et se tourne vers l'avenir, un appel est lancé aux Inuits pour qu'ils étendent leur surveillance sur Nuna.

42 NOTRE PAYS

Pujjuut Kusugak parle de la chasse, de la pêche et des moments passés à sa cabane près de Rankin Inlet – un endroit heureux pour lui et sa famille élargie.

43 NUNAVUT 25

La photographe Katherine Takpannie capture la beauté d'un champ de coton arctique près d'Iqaluit.

EN LIGNE

Pour plus d'histoires sur le présent et l'avenir du Nunavut, visitez cangeo.ca/nunavut25



NOURRIR VOTRE RÉFLEXION

Dans le Nord, la nourriture est chère. La sécurité alimentaire est un problème majeur au Nunavut, où plus de la moitié des habitants n'ont pas suffisamment accès à des aliments abordables et nourrissants. Le photographe Pat Kane braque ses appareils sur ce problème, en montrant comment les communautés nordiques se mobilisent pour nourrir les leurs grâce à la récolte traditionnelle et à des projets pilotes créatifs visant à améliorer l'accès à des aliments culturellement appropriés.

cangeo.ca/foodsecurity



ÉTUDE DE CAS

L'Inuit Qaujimagatuqangit, ou IQ, est une façon de comprendre le monde, élaborée et transmise par des générations d'ancêtres dans des contextes régionaux spécifiques. Un regard sur la synergie entre différentes approches scientifiques pour créer un contexte plus éthique de la recherche dans le Nord.

cangeo.ca/scienceiq

EN COUVERTURE

La célébration se mêle à la réflexion lorsque *Canadian Geographic* fait un voyage dans le passé, en revenant sur les photographies et les cartes que nous avons choisies et sur les histoires que nous avons racontées dans ce numéro de 1999 publié pour marquer la création du Nunavut. Un numéro de 2019 a été mis en kiosque à l'occasion du 20e anniversaire.

cangeo.ca/nunavutmemories

L'INFINIMENT PETIT

Sept ans. Six cents échantillons. Plus de quatre billions de bactéries et de microbes identifiés. Les chercheurs cartographient l'océan Arctique à l'aide de l'ADN environnemental. Cette base de données détaillée sur ce qui se passe dans l'océan permettra aux communautés inuites de prendre des décisions concernant les terres et les eaux qui constituent leur mère patrie.

cangeo.ca/arcticdna

chef de la direction et président John G. Geiger

rédactrice en chef Alexandra Pope
rédactrice en chef adjointe Michela Rosano
rédactrice en chef Abi Hayward
rédacteur adjoint Thomas Lundy
rédactrice numérique Madigan Cotterill
projets spéciaux Sarah Brown
traduction Michel Tanguay

directeur, création et image de marque Javier Frutos
graphistes Kendra Stieler, Iza Valle, Sophia Villamayor
cartographie Chris Brackley

vice-président exécutif John Hovland
vice-présidente des opérations et éditrice adjointe
 Nathalie Cuerrier

directeur des partenariats stratégiques Tim Joyce
vice-président, communications et marketing
 Rosemary Thompson
vice-président, apprentissage et rapprochement
 Charlene Bearhead

Géographica est publié par Canadian Geographic Enterprises, pour la Société géographique royale du Canada.

bureau de la rédaction
 50, promenade Sussex
 Ottawa (Ontario) K1M 2K1
 613 745-4629 canadiangeographic.ca

ISSN 07062168. Le contenu de ce magazine ne peut être reproduit, archivé dans une base de données, ni transmis, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'éditeur. ©2024. Tous droits réservés.

Géographica et sa signature graphique sont des marques déposées.



Fondée en 1929, la Société est un organisme à but non lucratif. Elle vise à promouvoir le savoir géographique, en particulier à diffuser des connaissances sur la géographie canadienne et ses liens avec l'essor du pays, de ses habitants et de leur culture. En bref, sa mission consiste à mieux faire connaître le Canada aux Canadiens et au monde entier.

patron

Son Excellence la très honorable Mary Simon, C.C., C.M.M., C.O.M., O.Q., C.D., Gouverneure générale et Commandante en chef du Canada

vice-patrons

Sir Christopher Ondaatje, O.C., C.B.E., Lord Martin Rees, O.M.,
 La très honorable Margaret M. Thom, ONWT

président d'honneur

Chief Perry Bellegarde, S.O.M.

vice-président s d'honneur

Roberta Bondar, O.C., O.Ont.

Arthur E. Collin

Wade Davis, C.M.

Gisèle Jacob

Denis A. St-Onge, O.C.

Joseph MacInnis, C.M., O.Ont.

explorateurs en résidence

Emily Choy, Jill Heinerth, George Kourounis, Mylène Paquette,
 Mario Rigby, Adam Shoalts (Explorateur en résidence à Westaway),
 Ray Zahab

président

Hon. Lois Mitchell, C.M., A.O.E., Calgary

vice-présidentes

Joseph Frey, C.D., Toronto

Connie Wyatt Anderson, The Pas, Man.

secrét aire

Carl Gauthier, M.M.M., C.D., Ottawa

trésorier

Jim Carter, CPA, C.D.
 Lethbridge, Alb.



UNE ÉTAPE À CÉLÉBRER

VINGT-CINQ ANS PASSENT en un clin d'œil. Les Inuits vivent sur cette terre depuis des milliers d'années et, même si nous célébrons nos réalisations des 25 années écoulées depuis que le Nunavut est devenu un territoire, nous continuons à nous inspirer de la sagesse du passé pour tracer la voie à suivre.

Le Nunavut d'aujourd'hui est confronté à plusieurs enjeux pressants, qu'il s'agisse du changement climatique, de la pénurie de logements ou du coût de la vie, l'un des plus élevés au monde. Nous savons que de multiples changements se profilent à l'horizon. Mais alors que nous naviguons et investissons dans l'avenir, les Nunavummiut sont convaincus que notre force réside dans notre territoire.

Ce magazine, rendu disponible en trois langues afin que nous puissions partager nos histoires à travers le Canada, ne met en lumière que quelques-unes des innombrables récits à propos de cette terre magique. Un reportage magnifiquement photographié est consacré à la Nunavut Quest, une course de traîneaux à chiens de 500 kilomètres qui redonne vie à une tradition autrefois menacée, au cœur de la culture inuite. Le profil de la communauté de Taloyoak et le combat mené depuis des décennies par les habitants pour protéger la terre et leur mode de vie constituent également une source d'inspiration et un exemple concret des réalités auxquelles sont confrontées les communautés du Nunavut.

J'encourage les lecteurs à visiter également le site Web de Géographica, où une page Web dédiée présente encore plus d'histoires illustrant la fierté et l'ingéniosité des habitants du Nunavut. Plongez dans un article sur la manière dont l'Inuit Qaujimagatuqangit – que l'on peut traduire par « savoir traditionnel » – alimente la recherche dans le Nord ; laissez-vous impressionner par le design époustouflant du futur Centre du patrimoine inuit du Nunavut ; et découvrez comment les communautés nordiques sont à la tête de projets créatifs visant à améliorer l'accès à des aliments culturellement appropriés.

J'espère que ces récits vous donneront un aperçu de la fierté que nous éprouvons pour le Nunavut. Notre terre. 🌐

– Nellie Kusugak, O.Nu. (Ordre du Nunavut)

Nellie Kusugak est une ancienne commissaire du Nunavut (juin 2015 à juin 2020). Elle est gouverneure de la Société géographique royale du Canada.

GROS PLAN

Pour célébrer le Nunavut





PHOTO DE KATHERINE TAKPANNIE

La photographe inuk urbaine Katherine Takpannie utilise son objectif pour immortaliser son voyage tout en lançant des conversations sur les problèmes contemporains auxquels sont confrontés les Inuits au Canada. *Nirjunga #2* (nirjunga signifie « je mange » en inuktitut) montre son anaana (sa mère) Kunnuk Takpanie utilisant un ulu pour découper du tuktuk (caribou) fourni par son fils Jackie Takpanie. Le tableau des aliments inuits traditionnels – qui comprend également des palourdes, des camarines, des lagopèdes et des ombles chevaliers – est à la fois une nature morte évocatrice et reconnaissance du fait que les aliments traditionnels font partie intégrante de l'identité inuite et sont essentiels à l'autosuffisance des communautés



Consultez le site Web de Katherine Takpannie à l'adresse www.katherinetakpannie.ca/home. Elle est représentée par la galerie Olga Korper.



La gouverneure générale Mary Simon et M. Whit Fraser ont effectué une visite officielle au Nunavut à l'occasion du 25e anniversaire du territoire.

Le cycle du changement

Des réflexions sur le passé le présent et l'avenir du Nunavut

PAR WHIT FRASER

LE NUNAVUT A 25 ANS. C'est étonnant quand on pense que ce sont à peine 25 000 personnes qui ont sculpté ce territoire, qui couvre aujourd'hui un cinquième de la surface terrestre du Canada. Mais ne vous y trompez pas : pas un pouce du Nunavut n'a été acquis facilement. Les négociations ont été longues et âpres. Une patrie inuite au Canada n'était pas dans l'imagination d'un politicien ou d'un bureaucrate du Sud, ni d'ailleurs d'un journaliste en herbe. C'était le rêve des Inuits, et tous les autres devaient être convaincus.

Le 1er avril 2024, mon épouse, la gouverneure générale Mary Simon, et moi-même étions au Nunavut pour marquer cet anniversaire. J'ai mes propres souvenirs de la création du Nunavut, car j'ai retransmis cet événement en direct avec mon collègue et ami de la CBC, le regretté Jonah Kelly. Nous savions que nous couvrons un jour historique. Le Nunavut était la victoire des Inuits après des années de lutte contre le colonialisme, l'assimilation, la marginalisation et, oui, les politiques et les attitudes racistes.

Mary est née dans l'Arctique (à Kangiqsualujuaq, au Nunavik), tandis que j'ai mis les pieds dans le Nord pour la première fois en 1967, lorsque j'ai été engagé par la CBC pour émettre à partir d'une petite station de radio de 40 watts qui servait un étrange ensemble d'intérêts « de la frontière ». À l'époque, Iqaluit était connue sous le nom de Frobisher Bay, où vivaient environ 300 Qallunaat (Blancs) travaillant comme administrateurs du gouvernement, médecins, infirmières et enseignants, ou encore pour la GRC, la Compagnie de la Baie d'Hudson et Transports Canada. Les « Esquimaux » (comme on les appelait à l'époque) étaient au nombre d'environ 1 200 et,

s'ils constituaient le groupe le plus nombreux, ils étaient aussi le plus négligé. Pourtant, en l'espace de dix ans, les Inuits – « le peuple » – effaceront effectivement le mot « eskimo » du vocabulaire canadien et, ce faisant, entameront le long voyage qui les mènera à la reconquête de leur identité.

Lors de notre récente visite, tout le monde a posé la même question : « Vous voyez probablement beaucoup de changements ? » Certes, la population a explosé, passant de 1 500 à près de 10 000 habitants. À Iqaluit, les collines et les crêtes au nord et à l'est qui abritaient la minuscule communauté « de base » que je connaissais sont désormais bordées de tours d'habitation, de complexes de bureaux à plusieurs étages et d'hôtels. Le long du littoral, les maisons familiales se pressent désormais dans chaque petite crique, chaque bras de mer et chaque plateau rocheux, chacun offrant une vue imprenable sur la baie de Frobisher et les collines ondulantes et dépourvues d'arbres qui la bordent.

Les changements politiques sont tout aussi frappants. Nous sommes accueillis dans la magnifique Assemblée législative en forme d'igloo par le premier ministre P.J. Akeeagok, qui était encore adolescent en 1999, et par Eva Ariak, ancienne première ministre (mais aussi enseignante, dirigeante de communauté et femme d'affaires), aujourd'hui commissaire du Nunavut – l'équivalent d'un lieutenant-gouverneur pour un territoire.

Je me souviens d'une époque où les membres du Parlement – toujours des hommes – étaient nommés par un ministre fédéral à Ottawa. Aujourd'hui, une assemblée entièrement élue, composée de six femmes et de treize hommes, siège dans une salle où des peaux de phoque tannées recouvrent les fauteuils et les tables. En 25 ans, ces fonctionnaires ont donné vie à la vision du Nunavut formulée il y a si longtemps par des dirigeants ambitieux et engagés comme Tagak Curley et John Amagoalik. Mais le cœur et l'âme de cette vision du Nunavut, formulée il y a si longtemps, se manifestent tout autant à l'extérieur du gouvernement qu'à l'intérieur.

À quelques coins de rue de là, l'engagement et l'obligation de préserver la langue et la culture sont

pleinement visibles à Pirurvik, un institut d'apprentissage inuit d'initiative locale, dont le projet central est un programme complet d'enseignement de la langue inuite destiné à la fois aux étudiants et aux professeurs de langue.

Le projet de toponymie est une autre initiative en cours de réalisation. Considérez que le Nunavut a plus de 100 000 kilomètres de rivages. Pensez ensuite à toutes les baies et à tous les bras de mer le long de ce littoral. Les qajaqs et les qamutiqs (embarcations rondes) en peau survolent ces eaux, ces terres et ces glaces depuis des milliers d'années, et les habitants de ce territoire ont donné des noms à tous les endroits où ils se rendent. La Fiducie du patrimoine du Nunavut s'efforce de rétablir des dizaines et des dizaines de milliers de noms traditionnels sur les cartes du Nunavut. Un rêve ou un cauchemar pour les géographes ?

Un changement alarmant pour ce territoire a été mis en évidence par une douzaine de photographies prises à l'extérieur lors de notre visite festive d'avril à Qikiqtarjuaq, une communauté de 600 habitants située sur la côte est de l'île de Baffin

LES QAJAQS ET LES QAMUTIQS en peau survolent ces eaux, ces terres et ces glaces depuis des milliers d'années.

C'est une journée magnifique. Le soleil est brillant, chaud. Enfermé dans le port, un iceberg géant attend de fondre. Le chasseur et Ranger canadien Stevie Aulajiaq, 72 ans, décrit la situation sans détour : « C'est la météo du mois de juin. Nous ne savons plus ce qui se passe et nous ne pouvons plus nous fier à nos connaissances traditionnelles pour voyager sur la glace ».

J'y vois un paradoxe climatique. Ces habitants du Nord ne représentent que 0,1 % de la population canadienne. Ils ne laissent pas plus d'empreinte carbone que le qajaq ne laisse de sillage sur l'océan. Pourtant, les habitants du Nord subissent certaines des premières conséquences, et peut-être des plus importantes, du changement climatique.

Une fois de plus, comme ils le font depuis si longtemps, ils sont confrontés à des défis extérieurs. Ils sont déterminés à trouver des solutions et prêts, une fois de plus, à lutter contre les grands gouvernements et les grandes entreprises pour protéger leur culture et leur environnement. Ai-je été témoin d'un cycle complet de changement ou s'agit-il d'un continuum ? ❁



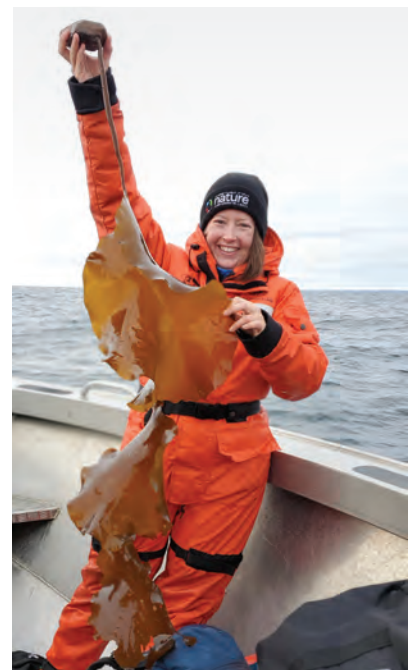
En plongée dans la baie de Cambridge

Un coup de projecteur sur la Station canadienne de recherche dans l'Extrême Arctique et sur ce que les plongeurs découvrent sous la surface de l'océan

PAR **DAVID MCGUFFIN**



Roger Bull, Camille Lavoie, Karen Filbee-Dexter et Amanda Savoie à Cambridge Bay ; Mme Savoie (à droite) présente *Laminaria solidungula*, une espèce de varech qui ne pousse que dans l'Arctique.



QUAND AMANDA SAVOIE MONTRE à des gens des photos et des vidéos de ses plongées dans l'océan Arctique au large de Cambridge Bay, au Nunavut, ils sont à chaque fois étonnés par ce qu'ils voient.

« L'eau de la baie de Cambridge est cristalline, comme les couleurs tropicales des Caraïbes, dit-elle. Il y a des plages de sable, de l'eau claire, mais en fait, elle est glaciale. » Et ce n'est pas seulement la couleur de l'eau qui surprend, mais aussi ce qu'il y a sous la surface, qui est tout aussi époustoufflant. Lorsque Mme Savoie a montré des vidéos sous-marines à des aînés inuit de Cambridge Bay, elle raconte qu'ils ont été stupéfaits. Pendant la majeure partie de l'année, la surface de la terre et de la mer se présente en nuances de blanc et de gris, mais si l'on plonge dans l'océan, on découvre « des anémones, des algues et toute cette vie. Tout est très coloré – rouge, jaune, bleu. »

D'autres plongeurs dans ces eaux décrivent des coraux mous, vivant à la limite de la zone photique – la couche supérieure de l'eau qui reçoit la lumière du soleil – qui brillent en rouge, jaune et violet lorsqu'ils sont éclairés par la lampe frontale d'un plongeur. Et puis il y a la riche vie marine qui nage autour, y compris des populations saines

de poissons comme la morue, l'omble et le chabot, ainsi que des mammifères comme les phoques et les baleines.

La recherche et l'exploration de ces eaux résolument glacées sont possibles grâce à l'existence de la Station canadienne de recherche dans l'Extrême Arctique (SCREA – acronyme anglais : CHARS, pour Canadian High Arctic Research Station), un centre scientifique de 250 millions de dollars qui a ouvert ses portes à Cambridge Bay en 2019. Dirigé par Savoir polaire Canada, ce bâtiment étincelant de plusieurs étages en acier et en verre se trouve à la lisière du village inuit qui compte 2 000 personnes. Depuis 2022, Amanda Savoie dirige les équipes qui utilisent la SCREA, qui comprend un centre de plongée entièrement opérationnel, comme base pour explorer les eaux autour de l'île Victoria.

Mme Savoie parle avec un plaisir évident de l'endroit où elle effectue son travail d'été sur le terrain pour étudier les macroalgues marines, appelées goémon ou varech, pour le Musée canadien de la nature et pour Savoir polaire Canada. Elle est l'une des premières à étudier les forêts de varech dans cette partie de l'océan Arctique. Son travail vise en partie à établir un inventaire de référence sur ces



Les plongeurs ont pris des photos d'algues sublittorale colorées près de Kinngaryuk et ont recueilli un échantillon d'algues rouges pour les presser et les conserver (ci-dessous).

forêts afin de mieux comprendre les effets du changement climatique sur cet important écosystème.

Les forêts de varech constituent à la fois un habitat essentiel pour les poissons et un puits de carbone, absorbant et stockant de grandes quantités de gaz carbonique de l'atmosphère au fur et à mesure de leur croissance. Or, les chercheurs ne procèdent que depuis peu à des inventaires exhaustifs pour savoir où poussent les forêts de varech de l'Arctique et en quelle quantité. La SCREA permet d'alléger la logistique de ces recherches.

« C'est comme s'il y avait un magasin de plongée dans l'Arctique, » explique Mme Savoie. C'est une bonne chose, car ailleurs dans l'Arctique, les chercheurs doivent expédier les bouteilles de plongée et les compresseurs par barge un été entier avant de se rendre dans le nord pour une plongée. Le fait qu'une équipe de la SCREA se charge de l'expédition et de l'inspection de l'équipement enlève un poids énorme aux plongeurs en visite – après tout, plonger dans les eaux arctiques glaciales est déjà tout un défi

Chris Arko était un plongeur expérimenté de la station de recherche qui a aidé à gérer le centre de plongée depuis son ouverture en 2019 jusqu'à la fin de l'année 2023. Résident depuis longtemps à Cambridge Bay, il plonge également dans l'océan Arctique pour le plaisir. Il explique qu'en raison de la salinité, la température de l'eau peut en fait descendre juste en dessous du point de congélation (0 °Celsius) tout en restant liquide. « Il se passe quelque chose de très intéressant lorsque vous atteignez des températures négatives, explique-t-il. L'eau n'essaie plus seulement de refroidir votre corps, elle essaie physiquement de le faire passer de l'état liquide à l'état solide. »

Cela signifie que vous avez besoin de bien plus qu'une simple combinaison (wet suit) pour plonger et survivre. Les plongeurs portent souvent une doudoune de duvet sous leur combinaison étanche, qui est scellée au niveau du cou et des poignets pour empêcher l'eau de pénétrer. « Vous portez ensuite une cagoule et des gants, de sorte que vos mains et votre tête sont mouillées, mais que votre corps est

au chaud. » Mais dans ce type de froid intense, même toutes ces couches ne permettent au plongeur que de passer 45 minutes sous l'eau pour faire ce qu'il a prévu de faire. Ça ne ressemble en rien aux mers du Sud !

La plupart des plongeurs de la SCREA sont des chercheurs venant du sud. En raison de l'équipement spécialisé, il s'agit d'un loisir coûteux, ce qui peut exclure la participation des membres de la communauté locale. Arko a déjà travaillé avec deux plongeurs inuits à la SCREA, mais il affirme qu'aucun membre de la communauté ne plonge actuellement à Cambridge Bay, bien qu'il connaisse des plongeurs inuits à Pond Inlet et à Pangnirtung.

Il espère néanmoins que la station de recherche permettra de relancer la plongée locale et de lui assurer un avenir prospère. « Un certain nombre de membres de la communauté ont pratiqué la plongée dans le passé, » explique-t-il. Le père de l'un de ses collègues, par exemple, a été un plongeur passionné pendant des années. « Ils ont fait des choses fantastiques comme le nettoyage des déchets dans la baie, où ils plongeaient et accrochaient des cordes aux débris pour que les gens les remontent ».

Bien que la SCREA soit une installation extraordinaire, c'est la beauté de ce qui se trouve sous les eaux de l'océan Arctique qui incite les plongeurs comme Savoie et Arko à revenir à Cambridge Bay.

« J'ai eu le privilège absolu de plonger avec des narvals ici, » déclare Arko.

« Être sous l'eau avec des narvals est le plus proche que vous pouvez expérimenter de plonger avec des licornes. » ❄️



Le retour du caribou

LA POPULATION DE CARIBOUS AUGMENTE

sur l'île de Baffin ! Un relevé réalisé en 2014 avait enregistré un déclin dévastateur de la population, mais le comptage de cette année a révélé des signes de rétablissement dans le sud de Baffin. Le comptage du ministère de l'environnement du Nunavut s'est concentré sur les populations de caribous autour des communautés d'Iqaluit, Kimmirut, Kinngait, Pangnirtung et Qikiqtarjuaq ; le reste de l'île fera l'objet d'un recensement au cours des prochaines années.

Si le recensement de 2014 a révélé que le nombre de caribous était passé d'environ 150 000 dans les années 1980 à seulement 4 600, les chasseurs locaux ont déclaré avoir vu un nombre croissant de veaux et de femelles en bonne santé. Leurs observations, ainsi que les comptages aériens, semblent indiquer un rebond.



Cachés mais à la vue de tous

LE PLUS RÉCENT ET LE PLUS GRAND PARC TERRITORIAL du Nunavut contient des espèces de plantes et de lichens rares que l'on ne trouvait auparavant que plus au sud. Agguttinni, situé au nord de l'île de Baffin, abrite également d'importants sites culturels – des huttes de terre thuléennes datant d'un millier d'années, ainsi que des cercles de tentes en pierre et des vestiges de campements – et constitue un refuge pour de nombreuses espèces d'oiseaux, divers types de baleines et divers mammifères terrestres, du lièvre arctique à l'ours polaire.

Lors d'un relevé de la biodiversité du parc, les chercheurs ont recensé 141 espèces de plantes vasculaires, 69 bryophytes et 93 lichens. Ils ont trouvé les exemples canadiens les plus septentrionaux de diapens de Laponie (*Diapensia lapponica*) et de pédiculaire à pointe de flamme (*Pedicularis flammea*), ainsi que les premières mentions identifiées au Nunavut de lichen en allumettes poudrées (*Pilophorus caeruleus*), de mousse à fourche de Starke (*Kiaeria starkei*) et de mousse à brins (*Aongstroemia longipes*). Ces découvertes confirment l'importance de la conservation de la biodiversité dans le parc.



↑ 388 kilomètres

Le lièvre arctique, détenteur du record

UN LIÈVRE ARCTIQUE du Nunavut nommé BBYY a établi le record mondial de la plus longue distance parcourue par un lièvre, un lapin ou un parent. Munie d'un transpondeur satellite, la femelle adulte a été suivie sur une distance de plus de 388 kilomètres en 49 jours, un exploit qui a stupéfié les chercheurs. Des écologistes de l'Université du Québec à Rimouski ont fixé des colliers de suivi par satellite sur 25 lièvres près de la pointe d'Umingmak Nuna (île d'Ellesmere) en 2019 afin d'identifier leurs habitudes de déplacement. Bien que de nombreux lièvres aient entrepris de longs voyages, aucun d'entre eux ne s'est approché de l'épopée de BBYY. Même si BBYY est décédée de causes inconnues un mois après avoir terminé son voyage, les données qu'elle a fournies contribueront à guider les efforts de conservation dans le Nord.

LES PRIMATES DE L'ARCTIQUE RACONTENT L'AVENIR

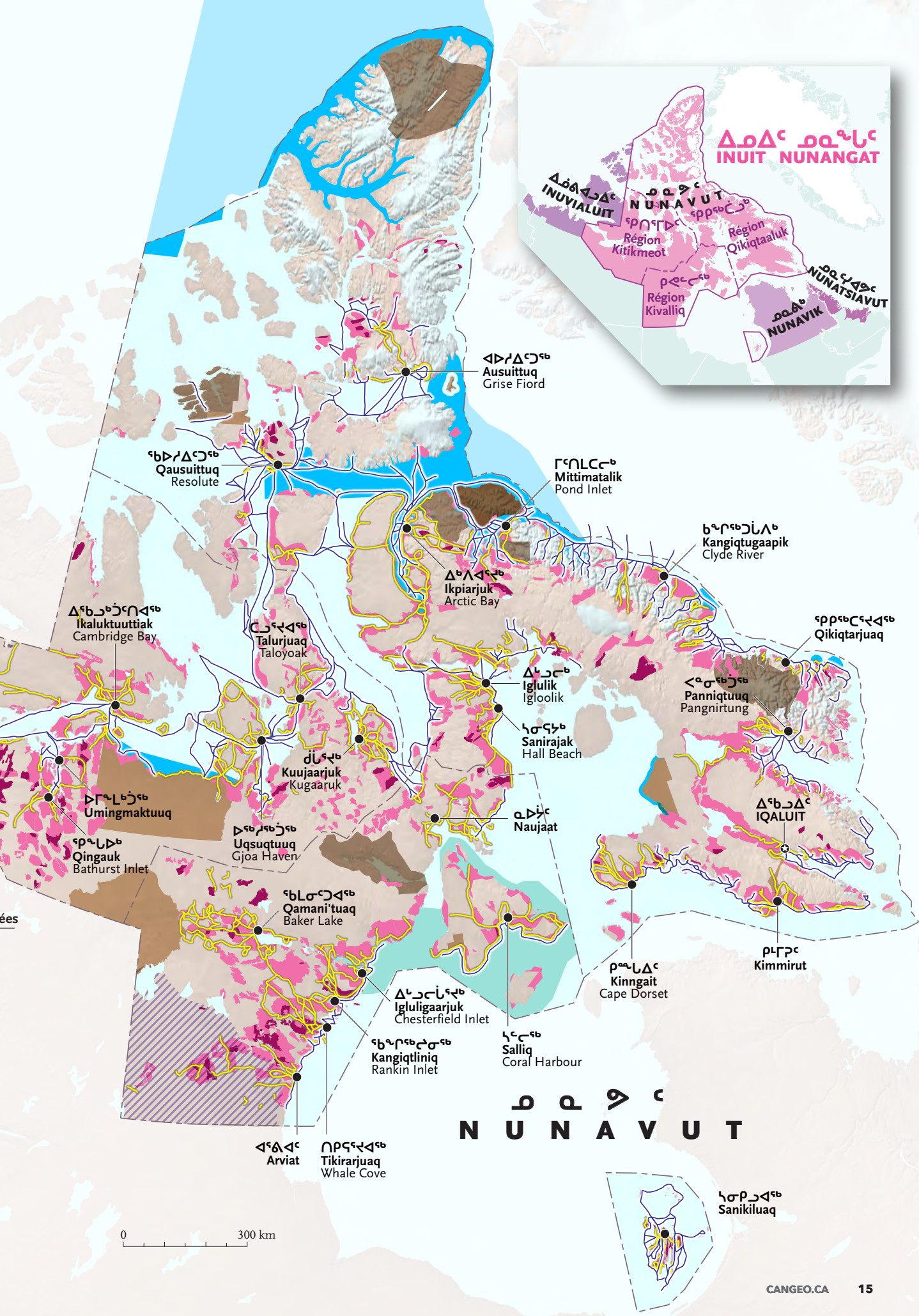
BIEN QUE LE CERCLE ARCTIQUE ait connu des températures plus chaudes il y a 52 millions d'années, les hivers y étaient encore longs et sombres. Pour compenser, les *Ignacius*, étroitement apparentés aux primates et de la taille d'un petit chat, ont développé des dents et des mâchoires robustes pour croquer des aliments durs pendant l'hiver. Des fossiles d'*ignacius* provenant d'Umingmak Nuna (île d'Ellesmere) ont récemment été identifiés et nommés *Ignacius mckennai* et *Ignacius dawsonae*, deux espèces nouvelles pour la science occidentale.

Les études sur la manière dont ces animaux se sont adaptés pour survivre dans les hautes latitudes de l'Arctique sont opportunes, car elles peuvent donner aux chercheurs des indications sur ce que seront les futurs écosystèmes de l'Arctique à mesure que la région se réchauffe avec les changements climatiques.

LA LICORNE DES MERS ACCOMPLIT UN RETOUR

APRÈS UN BOND CONSIDÉRABLE de la population de narvals depuis sa dernière évaluation, le Comité sur la situation des espèces en péril au Canada déclare que les narvals ne sont plus en danger. Un relevé effectué en 2004 estimait la population à environ 40 000 individus, ce qui avait incité le comité consultatif fédéral à inscrire l'espèce sur la liste des espèces « préoccupantes ». Mais l'évaluation la plus récente suggère qu'il y a environ 160 000 licornes des mers et que les stratégies de conservation ont aidé les célèbres baleines à retrouver des nombres stables. Bien que les narvals soient confrontés à de nombreux défis pour leur survie, notamment la fonte de la glace de mer et l'augmentation du trafic maritime, les recensements de leur population reflètent leur capacité d'adaptation.






INUIT NUNANGAT

NUNAVUT

An aerial photograph of a vast, undulating landscape covered in snow and ice. The terrain is characterized by numerous small, rounded mounds and ridges, creating a textured, wave-like appearance. The lighting is soft and diffused, suggesting a low sun position, which casts gentle shadows and highlights the contours of the snow. The sky is a pale, clear blue with a few wispy clouds near the horizon. The overall color palette is dominated by cool blues and whites, with a hint of pinkish-orange near the horizon line.

Les
Protecteurs
de l'Aqviqtuuq

An aerial photograph of a vast, undulating landscape, likely a tundra or a similar natural environment, captured during the golden hour of sunset. The terrain is characterized by rolling hills and valleys, with a mix of green and brown hues. The sky is a gradient of warm colors, from a pale yellow near the horizon to a soft blue at the top. The overall mood is serene and majestic.

LA POINTE NORD DU CANADA CONTINENTAL EST UN PARADIS POUR LES CARIBOUS,
LES OURS POLAIRES ET LES OMBLES CHEVALIERS, QUI N'A PAS ENCORE ÉTÉ
PERTURBÉ PAR L'EXPLOITATION MINIÈRE. LES HABITANTS DE TALOYOAK,
AU NUNAVUT, SE BATTENT POUR QUE LES CHOSES DEMEURENT AINSI.

AUTEUR : **THOMAS LUNDY**
PHOTOGRAPHIES : **EMINA IDA**



SORTANT DE SON BUREAU et traversant les douces lumières dorées d'un après-midi d'octobre dans la communauté la plus septentrionale du Canada continental, Jimmy Ullikatalik, un Inuk d'âge moyen avec un rire à remplir une pièce, traîne une lourde caisse en bois au-delà du seuil et sur le sol gelé. On entend un craquement sourd lorsque le contreplaqué s'enfonce dans la neige.

« C'est un lance-grenades, » dit en souriant le directeur de l'association Taloyoak Umarulirijigut (umarulirijigut signifie « connexions entre l'environnement et la faune »).

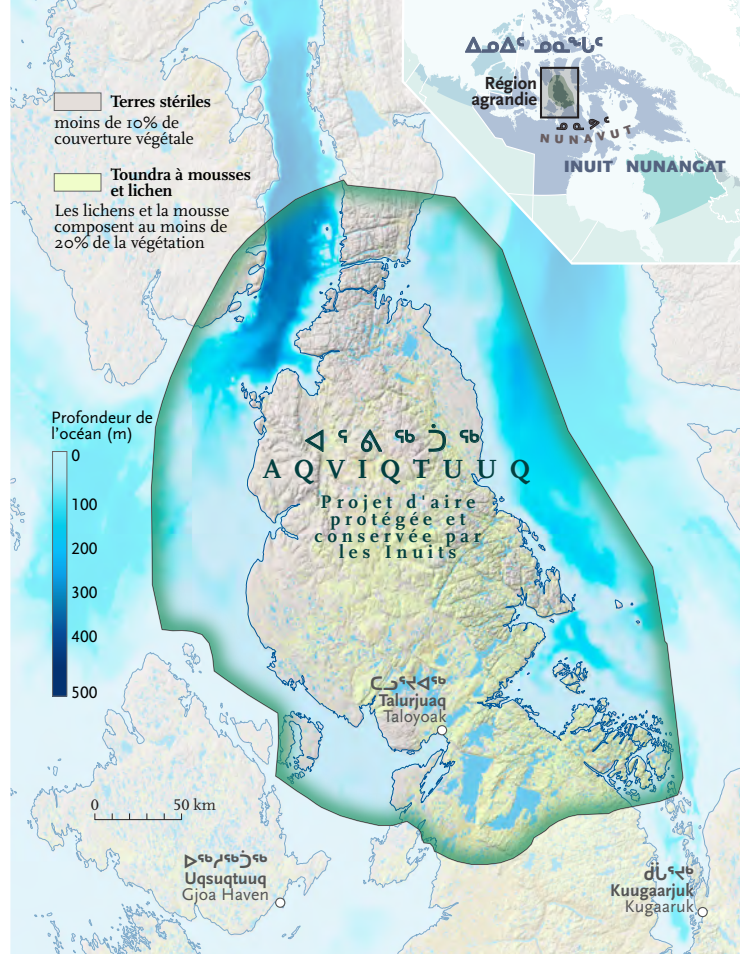
Plus exactement, il s'agit d'un fusil à harpon à pointe de grenade, transporté depuis Yellowknife en août par les collègues d'Ullikatalik après que le petit hameau inuit de Taloyoak s'est vu accorder par le Kitikmeot Regional Wildlife Board (La Commission régionale de la Faune de Kitikmeot) un permis de chasse à l'arvik (baleine boréale) – l'un des cinq permis attribués chaque année au territoire du Nunavut par le ministère des Pêches et des Océans du Canada. L'arme est renvoyée à Yellowknife par le prochain avion.

Les chasseurs étaient partis en bateau un matin de la mi-août, déployant des sonars en divers points de la côte du détroit de James Ross pour surveiller l'activité des baleines. Si les outils de chasse ont évolué, le résultat est resté le même : une baleine boréale, découpée et distribuée avec expertise, et environ 50 000 kilogrammes de nourriture, de carburant et de matériaux d'artisanat pour aider à faire vivre toute la communauté pendant l'année suivante. Chaque tissu de l'arvik est utilisé, explique Ullikatalik.



Peu après, le succès de la chasse a fait l'objet d'une annonce sur la page Facebook de la Taloyoak Umarulirijigut Association. La viande et le lard étaient désormais disponibles dans le congélateur de la communauté pour tous ceux qui en faisaient la demande, la priorité étant bien sûr donnée aux aînés, comme c'est toujours le cas dans ces régions.

Tandis qu'Ullikatalik raconte l'histoire de la chasse réussie de cette saison, d'autres chasseurs passent en skidoo, fusils en bandoulière. Le mois d'octobre marque la fin de la migration automnale des caribous, et les habitants de la région sont impatients d'attraper les derniers retardataires du troupeau de caribous d'Ahiak,



alors que les animaux regagnent les landes et la forêt boréale au nord du Grand lac des Esclaves depuis leur aire de mise bas estivale, près de Taloyoak. Ullikatalik se détourne de la baleine pour mentionner que les Inuits laissent souvent les bois des caribous là où ils tombent, en signe de respect et de gratitude envers l'animal qui les a nourris pendant des milliers d'années.

Le hameau lui-même est un ensemble de maisons à un ou deux étages aux couleurs vives qui surplombent une baie d'un bleu-gris profond. Environ 1 000 personnes y vivent aujourd'hui, ainsi que 2 000 ours polaires qui arpentent les environs. Il n'y a pas de route ; pour la plupart des gens, le seul moyen d'entrer ou de sortir est un vol quotidien avec Canadian North – une « tournée de laitier » qui s'arrête dans les hameaux relativement proches de Cambridge Bay, Kugaaruk et Gjoa Haven – à moins que les conditions météorologiques ne permettent pas à l'avion d'atterrir. Pour les habitants prêts à braver le blizzard et les ours, un trajet de 150 kilomètres en skidoo jusqu'à Gjoa Haven (le plus proche des trois) est possible une fois que la banquise s'est formée.

La banquise n'est pas encore apparue, mais de minces croûtes de glace commencent à se former là où l'océan

Le soleil se lève sur les maisons de Taloyoak, au Nunavut (ci-contre, en haut). Jimmy Ullikatalik (ci-contre), directeur de l'association Taloyoak Umarilirijigut, souhaite faire de la région une aire protégée et conservée par les Inuits. Les caribous (ci-dessus) sont l'une des nombreuses espèces qui passent par la communauté au cours de leur migration.

rencontre la terre et où la journée se limite à huit heures de glorieux crépuscule. Dans quelques semaines, l'hiver se refermera comme un étau, la glace scellera l'océan et le soleil plongera sous l'horizon pour la dernière fois, laissant le ciel pratiquement noir jusqu'au printemps – à l'exception d'une aurore boréale qui dansera occasionnellement dans la nuit. Les glissements des chiens husky aux yeux bleus percent l'air froid.

Taloyoak (ᑕᑭᑦᑲᑦᑲᑦ, qui signifie « nombreuses caches de chasse ») est situé sur un étroit bras de mer sur la côte sud-ouest d'Aqviqtuuq. Le territoire, d'une superficie totale de 45 039 kilomètres carrés, s'avance vers le nord comme un gigantesque doigt tendu. « À partir d'ici, il n'y a que des îles, explique Ullikatalik, et toute la faune doit donc passer par là, par l'eau ou par la terre, au cours de sa migration. »

À quelques pas de la baie se trouvent les anciennes lignes de rochers qui ont donné leur nom à Taloyoak, placées là par les Inuits Netsilik qui ont habité la région de façon nomade pendant des millénaires. Elles formaient autrefois les caches de chasse utilisées pour

Le journaliste Thomas Lundy (@ThomLundy) est rédacteur adjoint au *Canadian Geographic*. Emina Ida (@eidaphotography) est spécialiste des habitats de résilience de l'Arctique au sein de WWF-Canada.



diriger les caribous migrateurs vers la ligne de tir des archers qui les attendaient.

Le village de Taloyoak, quant à lui, a été fondé relativement récemment. Il s'est établi en 1949 après que deux hommes inuits – tous deux arrière-grands-parents d'Ullikatalik – eurent recommandé l'endroit à la Compagnie de la Baie d'Hudson comme poste de traite en raison de l'abondance de caribous dans la région. Les liens avec cette terre sont profonds. « Je suis né ici, je suis allé à l'école ici et j'ai vécu toute ma vie ici, déclare Ullikatalik. Notre mode de vie est sacré pour nous. C'est notre identité. »

Les sentiments d'Ullikatalik pour son village se retrouvent dans toute la communauté, transmis par les générations précédentes qui, dit-il, « ont mis Taloyoak sur la carte pour que je puisse vivre ici ». Mais lorsqu'il essaie d'imaginer ses arrière-petits-enfants profitant de

la terre de la même manière que lui, le doute s'installe dans son esprit. Depuis 50 ans, ce paradis du bœuf musqué, de l'ours polaire, du renard, du phoque, de la baleine et de l'omble chevalier est de plus en plus menacé. L'amincissement de la glace du passage du Nord-Ouest, situé à proximité, signifie que le transport maritime va s'intensifier, ce qui risque de perturber la faune et de provoquer des déversements d'hydrocarbures. L'industrie minière convoite également la péninsule et possède déjà 19 concessions minières, notamment pour le diamant. Alors que les compagnies minières promettent aux habitants une voie rapide vers la prospérité, Ullikatalik affirme qu'elles oublient commodément les coûts sociaux, culturels et environnementaux potentiels.

« Quand je regarde le Canada, et le monde entier, et que je vois les effets de l'exploitation minière sur l'environnement, dit Ullikatalik, et que j'entends les histoires de nos cousins du Sud qui ne peuvent pas boire leur eau parce qu'elle est contaminée... nous ne voulons pas que cela nous arrive, à nous et à nos caribous ».

Mais à côté de l'inquiétude, se manifeste aussi la détermination. Ullikatalik et ses collègues de l'association Taloyoak Umarulirijigut ont un plan : l'aire protégée et conservée inuite d'Aqviqtuuq, le premier modèle de conservation inuit de ce type au monde. La zone proposée englobe toute la péninsule d'Aqviqtuuq, soit quelque 9000 kilomètres carrés d'écosystèmes marins, terrestres et d'eau douce qui seront patrouillés à temps plein par des Gardiens (Hapumiyiit en inuktitut) chargés de surveiller la santé de la terre et de la faune tout en assurant le remplissage du congélateur de la communauté.

« Notre terre et nos caribous sont en bonne santé à l'heure actuelle, déclare Ullikatalik en haussant le ton. Nous voulons que ça reste comme ça ».

LA CRÉATION de l'aire protégée et conservée Inuit d'Aqviqtuuq remonte à 1972, lorsque Panarctic Oils, Ltd. — une coentreprise composée de sociétés productrices d'énergie telles que Imperial Oil, Gulf Canada Resources et d'autres, découvre du gaz naturel dans l'archipel arctique canadien. Le ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien de l'époque, Jean Chrétien, a proposé un gazoduc qui traverserait Aqviqtuuq depuis l'île Cornwallis, à 400 kilomètres au nord, jusqu'au sud de l'Alberta. Le gouvernement n'ayant pas consulté la communauté, les aînés de Taloyoak ont commencé à se réunir dans leurs maisons tous les soirs pour trouver un moyen d'empêcher la construction du gazoduc.

Pour ceux qui proposaient le gazoduc, Aqviqtuuq ressemblait tout simplement à une immense étendue



de terre inutilisée. Quelle différence ferait un seul pipeline ? Les aînés savaient que ce n'était pas le cas. Si l'on considère les six rivières à ombles de la péninsule, les caribous, les ours polaires, les oiseaux migrateurs, les loups et bien d'autres espèces qui vivent ici ou qui s'y rendent, souvent pour donner naissance à leur progéniture, Aqviqtuuq commence soudain à paraître beaucoup plus petit. Résolus, les anciens ont exprimé leur conviction qu'il n'y avait pas de place pour l'activité industrielle. Contre toute attente, le projet de pipeline a finalement été abandonné dans les années 1980 en partie grâce à la pression politique que la communauté a contribué à créer, ainsi qu'aux obstacles réglementaires et aux fluctuations du marché de l'énergie. Selon Ullikatalik, la détermination des aînés qui a permis d'empêcher la construction du gazoduc à l'époque continue d'inspirer ceux qui se battent aujourd'hui. « Nous pensons que nous avons le privilège de protéger Aqviqtuuq aujourd'hui en l'honneur de ces personnes de 1972 » déclare-t-il.

L'espoir d'une protection d'Aqviqtuuq est demeuré vivant dans la communauté au cours des décennies suivantes, mais sans qu'il y ait de voie ou de mécanisme clair pour y parvenir. En 2015, les gouvernements régionaux et territoriaux – dont certains sont favorables au développement minier – ont rejeté les propositions de gestion des terres de la communauté en vue de la création d'une zone protégée, et le processus s'est retrouvé dans une impasse. Ayant l'impression de ne pas être entendue, l'association Taloyoak Umarulirijigut s'est tournée vers le Fonds mondial pour la nature.

Emina Ida et Brandon Laforest, respectivement spécialiste associée et spécialiste principal des habitats résilients de

Dans le sens horaire, en partant du bas à gauche : une cabane de séchage d'aliments traditionnels décorée de bois de caribou; George Aklah, vice-président de la ATU, profite de sa cabane tandis que sa petite-fille Dolly, jette un coup d'œil par la fenêtre ; les gardiens aînés John Neeveacheak (à gauche) et Raymond Mannilaq (à droite) immergent des dispositifs de prélèvement d'échantillons marins.

« **Notre terre** et nos **caribous** sont en **bonne santé** à l'heure actuelle. Nous voulons que ça reste comme ça ».

l'Arctique pour le WWF, visitent Taloyoak et apportent leur expertise au projet Aqviqtuuq depuis lors. Mme Ida décrit le rôle du WWF comme étant un rôle de soutien : trouver des bailleurs de fonds potentiels pour soutenir l'aire protégée et conservée inuite d'Aqviqtuuq, obtenir le soutien des parties prenantes de la région et aider l'association à ventiler sa vision globale pour cette péninsule en objectifs échelonnés et plus faciles à atteindre. « C'est vraiment eux, dit Mme Ida. Nous suivons simplement leur leadership et nous nous assurons que nous franchissons ces étapes, ces échéances, qui permettront à l'aire protégée de voir le jour. »

Avec le soutien du WWF, l'association Taloyoak Umarulirijigut a commencé à enregistrer des résultats tangibles. En 2021, Taloyoak a remporté un prix d'inspiration arctique de 451 000 dollars, une subvention financée « par le Nord et pour le Nord » qui fournit un capital de départ à 12 projets communautaires par an. Le projet lauréat de la ville, appelé Niqihagut (qui signifie « notre nourriture »), bien que distinct du projet Aqviqtuuq, est devenu inextricablement lié à la zone protégée proposée. En son centre se trouve une installation de découpe et d'emballage d'aliments traditionnels. L'installation d'une usine sur le site pour transformer



les aliments traditionnels inuits provenant du territoire, notamment le caribou, le béluga, le phoque annelé et l'omble, contribuerait à résoudre l'un des plus grands problèmes auxquels sont confrontés les habitants de Taloyoak : l'insécurité alimentaire.

« Même si nous sommes des Inuits, nous n'avons pas toujours accès à de la nourriture traditionnelle », déclare Ullikatalik d'un ton sombre. Bien que la faune soit abondante, l'équipement de chasse coûte de plus en plus cher. Et les chasseurs qui se rendent sur le terrain ont remarqué que le changement climatique modifie le paysage. L'amincissement de la glace rend la chasse plus dangereuse, et les bœufs musqués, qui ne passaient pas beaucoup de temps sur Aqviqtuuq, sont maintenant trop nombreux et repoussent les caribous.

Ceux qui ne peuvent pas aller sur le terrain – les aînés, les familles monoparentales et les familles à faible revenu – sont souvent contraints de se tourner vers le magasin local, dont les prix sont très élevés. Selon le dernier rapport de Nutrition North Canada en 2021, le coût mensuel de l'alimentation d'une famille de quatre personnes à Taloyoak s'élevait à 1 962 \$. À titre de comparaison, Statistique Canada estimait alors à 819 \$ les dépenses alimentaires mensuelles moyennes des ménages ontariens. Ullikatalik simplifie les choses : « Ça coûte un bras et une jambe ».

Pour boucler leur budget, les gens optent pour des plats transformés moins chers, souvent riches en calories, en matières grasses, en sucre et en sodium. Leur santé s'en ressent. « Aujourd'hui, de nombreuses personnes souffrent de diabète parce qu'elles n'ont pas accès à la nourriture traditionnelle. La nourriture traditionnelle est notre nourriture naturelle. Elle nous est donnée depuis notre naissance et si nous la consommons davantage, nous serons en meilleure santé », explique M. Ullikatalik.

L'objectif ultime des projets Aqviqtuuq et Niqihaqut est de créer à Taloyoak une économie bleue de la conservation – qui encourage la conservation des océans en tant qu'occasion de croissance – axée sur la consommation locale, plutôt que sur les gouvernements et les entreprises du sud qui poussent à l'importation d'aliments transformés coûteux.

Comparé aux systèmes agricoles du sud, Ullikatalik appelle la faune d'Aqviqtuuq son « bétail ». L'installation de découpe et d'emballage permettrait à Taloyoak de rassembler, de préparer, d'entreposer et de distribuer correctement les aliments provenant de ce cheptel



dans des proportions plus importantes. Elle pourrait également jouer un rôle dans la gestion de la faune. L'usine permettra à l'association Taloyoak Umarulirijigut de chasser les bœufs musqués en surpopulation jusqu'à ce que leur nombre soit plus équilibré, ce qui réduira la pression sur les caribous d'Aqviqtuuq. Grâce à cet apport supplémentaire de viande, l'association pourra vendre son produit aux habitants de Taloyoak et à d'autres communautés du Nunavut à un prix raisonnable – et même, à long terme, dans le sud. Une fois l'usine construite, l'association Taloyoak Umarulirijigut pense qu'elle générera environ 1,9 million de dollars de revenus annuels, qui seront réinvestis dans des programmes culturels pour la communauté, et qu'elle créera des emplois locaux, pertinents sur le plan culturel.

Et puis, il y a les « anges gardiens ». « C'est ainsi que les gens d'ici appellent les Gardiens », dit Ullikatalik en riant.

Les gardiens sont les yeux et les oreilles du projet Aqviqtuuq, une équipe de cinq habitants, dirigée par l'ancien lieutenant des Rangers canadiens Abel Aqqaq. Ils patrouillent quotidiennement sur les terres et dans les eaux d'Aqviqtuuq, gèrent un programme de surveillance marine financé par le MPO et recueillent des données de base sur la biodiversité et l'abondance des espèces marines en prévision de l'augmentation de l'activité maritime. Ils surveillent les populations de caribous afin de mieux étayer le plan d'exploitation durable de Niqihagut. Et, ce qui est peut-être le plus important, ils chassent et rapportent de la nourriture traditionnelle à la communauté.

« **Le caribou** est notre **nourriture spirituelle**, » dit Oleekatalik en souriant.

Dans le sens horaire, en partant du bas à gauche : on pousse fort pour briser un gros morceau de glace, qui sera récolté et ramené pour que les aînés puissent faire du thé ; Taloyoak un jour de septembre 2023 ; Emina Ida, spécialiste associée au WWF-Canada.

Le financement fédéral du projet des gardiens est arrivé en 2022, une autre étape importante que l'association Taloyoak Umarulirijigut a complétée ces dernières années. Les programmes de gardiens autochtones, établis pour la première fois en 2017 et en place dans environ 80 communautés autochtones au Canada, fournissent une base de financement stable pour les initiatives communautaires axées sur la gestion de l'environnement, la récolte durable, la pêche à petite échelle et le tourisme. Aqviqtuuq n'est pas différent. Le Smart Prosperity Institute de l'Université d'Ottawa, qui s'efforce de proposer des politiques et des solutions pour une économie plus forte et plus propre, estime que le programme Aqviqtuuq Guardians a généré jusqu'à présent 12 millions de dollars en bénéfices pour la communauté et créé des occasions d'emploi d'une valeur de 1,3 million de dollars par an.

Pour Aqqaq et son équipe, les avantages d'être un gardien vont bien au-delà des compensations monétaires. Ils ont tout simplement un travail de rêve pour lequel ils remercient chaque jour l'association – une chance d'être sur le terrain et d'aider leur communauté. « Dans presque toutes les communautés, il y a des aînés qui ne



en haut : Gardiens d'Aqviqtuuq (de gauche à droite) Steven Ukuqtunnuaq, Raymond Mannilaq, Abel Aqqaq, Hunter Lyall, John Neeveacheak, Clifford Mannilaq ; Roger Oleekatalik (à droite), qui a passé du temps en tant que jeune gardien, a acquis des compétences qui lui permettront de perpétuer l'héritage de son peuple en tant que protecteur d'Aqviqtuuq.

peuvent pas sortir pour chasser eux-mêmes, » explique Aqqaq dans une vidéo produite par ArctiConnexion, une organisation à but non lucratif qui soutient les projets de recherche scientifique de l'association. « Nous chassons donc pour eux, pour la communauté. »

Pour Aqqaq, le programme est également un outil précieux qui permet à la prochaine génération d'Inuits de rester en contact avec leur culture. En plus d'employer des Gardiens à temps plein, ils embauchent également de jeunes gardiens à temps partiel. « Ces jeunes ont grandi avec des parents qui partageaient tout le temps à la chasse, explique-t-il. On leur a appris à chasser et à survivre sur le terrain. Ces jeunes garçons sont respectueux, il est facile de travailler avec eux et ils veulent apprendre. »

Pour Aqqaq, l'essentiel est de voir que les jeunes qui participent au programme sont heureux.

Roger Oleekatalik est l'un de ces jeunes. Le petit-fil de Jimmy Ullikatalik est assis dans la bibliothèque de l'école Netsilik, à deux pas du bureau de l'association Taloyoak Umarulirijigut de son grand-père. Il est en train de manger une assiette de poumons, d'estomac et de graisse de caribou congelés. Grand et large d'épaules, il est sur le point d'obtenir son diplôme et affiche un air calme et mature qui n'a rien à voir avec l'ambiance animée de l'école. M. Oleekatalik est l'un de ceux qui ont eu la chance d'être un jeune gardien d'Aqviqtuuq. « Notre paix est dans l'immensité. Nous nous y sommes adaptés, explique-t-il. Nous sommes tellement habitués à être dans le territoire. Nous aimons tellement cela que parfois nous ne voulons même pas rentrer chez nous. »



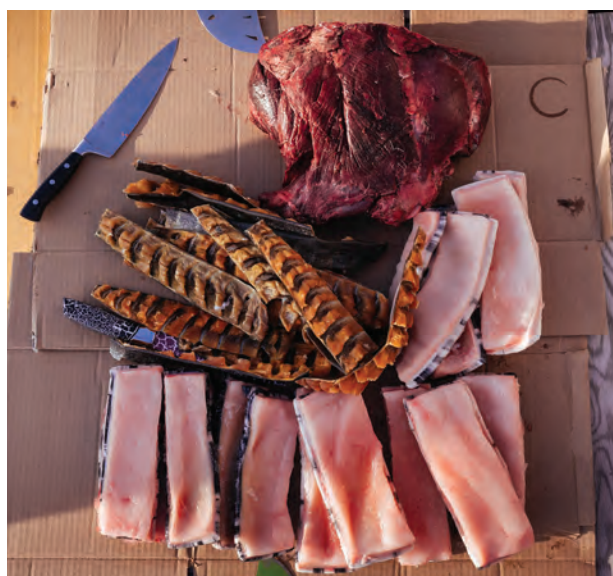
Ses yeux s'illuminent lorsqu'il décrit sa première chasse au caribou en tant que jeune garçon : la poursuite en skidoo, son père tenant fermement la carabine et l'appelant pour appuyer sur la gâchette pour le tir final, les célébrations qui ont suivi avec un repas de caribou congelé et la joie sur les visages des aînés lorsqu'il a partagé sa prise avec eux. Cette histoire présente des similitudes remarquables avec celle que son grand-père a racontée à propos de sa première chasse.

« Le caribou est notre nourriture spirituelle, » dit M. Oleekatalik en souriant.

L'année précédente, le jour de son 17^e anniversaire, M. Oleekatalik a chassé son premier ours polaire sur la banquise. En décrivant cette chasse, il fait preuve d'une compréhension intime des comportements de l'animal grâce à des connaissances transmises de génération en génération. Il parle de la tactique de l'ours polaire qui consiste à faire le mort lorsqu'il est frappé pour ensuite bondir avec férocité lorsque son assaillant est à portée de main, et décrit l'angle d'approche à adopter pour



Les aînés discutent en dégustant une sélection de produits frais du terroir, dont (à gauche) du caribou cru, de l'omble chevalier séché (piffi) et de la g aisse de narval (muqtaaq).



vérifier en toute sécurité la possibilité de telles ruses. C'était un rite de passage pour lui, un garçon sur le point de devenir un homme, un Inuk qui, grâce aux enseignements de son grand-père et de son père et à son rôle de jeune Gardien, a acquis les compétences nécessaires pour perpétuer l'héritage de son peuple en tant que protecteur d'Aqviqtuuq.

À SON ÂGE, Ullikatalik ne sort plus sur le territoire, si ce n'est pour se rendre régulièrement à la cabane qu'il a construite il y a des années au bord du lac Middle – c'est là qu'il a grandi en pêchant l'omble et la truite dans la cabane de ses parents et que M. Oleekatalik a récemment construit sa propre cabane. Les garçons d'Ullikatalik ont atteint l'âge adulte et s'occupent de la chasse pour la famille, tandis que les gardiens s'occupent de l'intendance de la terre au nom de la communauté. Mais son travail l'a mené loin, jusqu'à Glasgow, au Royaume-Uni, en 2021, où Ullikatalik a pris la parole lors de la COP26 (la conférence des

Nations unies sur le changement climatique) pour parler des conséquences du changement climatique sur sa communauté. Depuis la découverte (avec bonheur) du haggis jusqu'aux vols transatlantiques, en passant par les discussions sur Aqviqtuuq avec Steven Guilbeault, ministre canadien de l'Environnement et du changement climatique, ce voyage est devenu un souvenir impérissable.

Pourtant, ce qui fait battre son cœur, c'est de parler de ses souvenirs de Taloyoak, de l'aire protégée et conservée inuite d'Aqviqtuuq, ainsi que de ses espoirs et de ses rêves pour l'avenir.

« Nous sommes fiers d'être Canadiens, déclare Ullikatalik. Nous voulons simplement ajouter aux richesses du Canada un endroit qui n'a jamais été perturbé. »

« J'ai toujours dit, depuis que je voyage dans le monde entier, que si je pouvais faire ce que je voulais, je ne quitterais jamais cet endroit. Chaque lieu de chasse, chaque endroit où l'on attrape du poisson est différent. Chacun a une signification particulière. C'est peut-être l'endroit où vous avez attrapé votre premier gibier ou l'endroit où votre grand-père ou votre grand-mère vous a enseigné. »

L'aire protégée et conservée inuite d'Aqviqtuuq devrait être créée en 2030, selon l'échéance que s'est imposée le gouvernement canadien pour conserver 30 % des terres et des eaux du pays.

Et s'ils y parviennent, quelle contribution une Aqviqtuuq préservée apporterait. Pour le Canada, pour le monde, pour le Nunavut et, surtout, pour les habitants de Taloyoak, qui vivent sur cette péninsule depuis des milliers d'années et qui ont l'intention d'y rester encore des milliers d'années. 🌐



Au cours de l'été 2023, trois femmes partent à bord du voilier *Que Sera*, d'une longueur de 16 mètres, pour une expédition visant à inscrire les femmes inuites dans l'histoire de l'exploration du Nord.

Par-delà ses horizons

LA PAROLE DES FEMMES DE TALLURUTIK

TELLES QUE RACONTÉES À **JESSICA HOUSTON**,
OKALIK EGEESIAK, **MARIAH ERKLOO** ET **ABBIE OOTOVA**
COMPILÉES PAR **MONICA KIDD**

DES SIÈCLES AVANT d'être tracé sur une carte, le passage du Nord-Ouest du Canada était un lieu de désir et d'empire. Espérant une route vers l'Ouest entre l'Europe et l'Asie, l'Angleterre a envoyé Jean Cabot à sa recherche en 1497. Dans son sillage, des explorateurs comme Martin Frobisher, William Edward Parry et John Franklin, porté disparu avec ses deux navires Erebus et Terror et son équipage de 129 hommes, en 1848. Le Norvégien Roald Amundsen a finalement traversé le passage du Nord-Ouest pendant trois hivers sur son navire *Gjøa*, arrivant à Nome, en Alaska, en 1906, cinq ans avant de devenir le premier humain à fouler le pôle Sud de l'Antarctique.

Mais le passage du Nord-Ouest existait bien avant que ses frontières soient définies par les explorateurs européens. Toutes les expéditions qui ont tenté de le franchir ont rencontré des Inuits. Celles qui ont le mieux réussi se sont appuyées sur les connaissances et le travail des femmes inuites, qui cousaient les vêtements, préparaient les repas et donnaient des conseils sur la manière de survivre dans des conditions inimaginables pour les Européens. Leurs récits ont été largement occultés dans les histoires officielles du passage du Nord-Ouest.

Au cours de l'été 2023, trois femmes ont embarqué sur le voilier *Que Sera*, d'une longueur de 16 mètres, pour une expédition d'un genre différent. L'expédition *Beyond Her Horizons* ne cherchera pas de routes maritimes, de ressources à extraire ou de lieux d'implantation pour la défense des terres et de la souveraineté. Les femmes à bord tenteront plutôt d'inscrire les femmes inuites dans l'histoire de l'exploration du Nord, tout en recueillant des données sur l'évolution de la glace de mer, un problème qui affecte déjà les communautés de l'Arctique et dont l'impact sera croissant à l'avenir.

Okalik Egeesiak, ancienne présidente du Conseil circumpolaire inuit, et Jessica Houston, artiste basée à Montréal, ont commencé leur voyage à Pond Inlet, au Nunavut, en s'arrêtant pour parler aux femmes de Gjoa Haven, Cambridge Bay et Tuktoyaktuk de leur façon de survivre dans un climat rude. Elles ont partagé leurs connaissances sur tout, de la terre aux animaux, et sur les compétences traditionnelles des femmes telles que la couture et l'entretien du qulliq (lampe à l'huile traditionnelle). Elles ont également parlé de la contribution des femmes au succès des explorateurs lors des premiers contacts. Noémie Planat, candidate au doctorat de l'Université McGill, s'est jointe au groupe à Tuktoyaktuk et a navigué jusqu'à Nome, en Alaska, pour mesurer la salinité et la température du courant de l'Alaska.

Comme pour toute expédition dans l'Arctique, les participantes ont dû faire face aux banquises, au vent et à la vie sur un bateau. Cette expédition a également dû répondre à des défis logistiques lorsque la pire saison de feux de forêt jamais enregistrée au Canada a entraîné l'évacuation de Yellowknife et la fermeture de son aéroport, ce qui a perturbé les changements d'équipage prévus.

Vous trouverez ci-dessous des extraits de ce que les femmes du passage du Nord-Ouest ont raconté à l'expédition.

Beyond Her Horizons a bénéficié d'une subvention de l'Initiative Trebek, NVision, Conseil des arts du Canada, Parcs Canada et Canadian North. *Que Sera* est géré par l'organisation à but non lucratif Fondation Pacifique

Mary Muckpa

Mary Muckpa a grandi sur les terres entourant Pond Inlet. Elle est couturière, enseignante à la retraite et aînée respectée.

À l'époque, nous travaillions pour survivre. [Mes ancêtres] fabriquaient des kamik [bottes en fourrure de loup-marin] pour leurs voyages sur le continent. Ils marchaient de longues distances sur la terre, au point que les semelles de leurs kamiks se trouaient. Ils emportaient du matériel de couture, des peaux de phoque barbu, pour leurs déplacements à l'intérieur des terres, afin de pouvoir faire des réparations pendant leur voyage. C'est ainsi qu'ils vivaient.

Il y avait des moments où la vie sur la terre était difficile mais nous nous souvenons qu'il s'agissait de moments heureux. Les seuls moments qui semblaient difficile étaient ceux où le temps ne coopérait pas en été, où les choses étaient détrempées et où nous ne pouvions pas les sécher – quand les peaux de phoque devaient être séchées et que le temps était à la pluie et à la bruine. Nous avons essayé de nous préparer. Nous conservions ce que nous récoltions. Nous ramassions de la bruyère : nous la conservions dans notre litière pour la garder sèche et nous l'utilisions pour faire du feu les jours de pluie. Nous devons la garder sèche pour qu'elle soit prête à être utilisée pour le chauffage et la cuisine

À l'époque, nous n'étions pas inquiètes des temps difficiles ni même stressées. C'est ainsi que nous avons grandi et c'était un mode de vie. Je ne pense pas que les gens pensaient que leur mode de vie était difficile ou qu'il était complexe. Je pense que nous aurions du mal à vivre dans ces conditions aujourd'hui.



cette page : Mary Muckpa (en haut) ; du coton arctique ; un paysage de Tuktoyaktuk ; page suivante : le paysage marin de Pond Inlet (en haut) ; Aaju Peter passe du temps avec Okalik Eegeesiak (au milieu), ainsi qu'avec Jessica Houston (en bas).





Aaju Peter

Aaju Peter est une avocate inuite, une militante, une créatrice de vêtements en peau de phoque et une membre de l'Ordre du Canada. Née au Groenland, elle s'est installée au Nunavut en 1981 et vit à Iqaluit.

À moins de s'adresser directement aux aînés, il est difficile d'obtenir notre histoire. Elle est toujours racontée du point de vue de quelqu'un d'autre. J'ai écouté à la radio, au Groenland, une série d'émissions sur les voyages de Knud Rasmussen [explorateur polaire et anthropologue dano-groenlandais] du Groenland au Canada. J'aurais aimé entendre les Inuits qui ont rencontré ces étrangers, car nous parlons de choses différentes.

Je crois fermement que notre façon d'être inuit est très importante. Nos aînés disent qu'il faut respecter l'environnement et les animaux. Tout le monde a droit au même respect et au même espace. Il m'a fallu de nombreuses années pour apprendre cela. Dans la communauté inuite, c'est toujours *nous*. Ce que j'ai appris au Danemark [où elle a été envoyée seule à l'école à l'âge de 11 ans], c'est moi d'abord : *moi, moi, moi*, puis tous les autres.

J'ai toujours pensé que les femmes inuites étaient très puissantes : Sheila Watt-Cloutier, Mary Simons et la femme qui a accompagné Knud Rasmussen dans ses explorations. Lors des transformations de notre culture – nous avons été déplacés dans des communautés et notre autonomie a été prise en charge ou dirigée par des étrangers – nous, les femmes, avons appris à survivre.

Je me souviens que l'une des présidentes de la Nunavut Tunngavik Incorporated s'est levée au Parlement et a présenté le nom inuktitut du passage du Nord-Ouest, qui est Tallurutik. Ce mot désigne les tatouages au menton d'une femme. Le passage du Nord-Ouest ressemble à des tatouages sur le menton : d'énormes montagnes qui descendent jusqu'à l'océan. J'ai navigué plusieurs fois sur le passage du Nord-Ouest et je me souviens qu'on m'a prise en photo avec mon tallurutik. C'était un moment de fier é, lorsque je regardais l'horizon et les montagnes qui descendaient comme les lignes de mon tatouage sur le menton. Pour moi, c'était extraordinaire.





cette page : vue de Pond Inlet (en haut), où vit Mariah Erkloo, et du port de Gjoa Haven (en bas) ; ci-contre : Okalik Egeesiak regarde un perlage de Shoofly (au centre) ; une photo de Tookoolito (en bas), qui faisait partie de l'expédition Polaris (1871-1873) qui a essayé d'atteindre le pôle Nord.

Mariah Erkloo

Mariah Erkloo est étudiante en sociologie à l'université de la Colombie-Britannique et réside à Pond Inlet. Elle a navigué sur le passage du Nord-Ouest en tant qu'ambassadrice culturelle avec Oxen Expeditions.

Toutes ces îles et tous ces chenaux du passage du Nord-Ouest portent des noms anglais. En grandissant, je ne connaissais que les noms en inuktitut. Et la façon dont les Inuits nommaient les lieux à l'époque avait une particularité. Ils n'étaient pas nommés d'après les personnes qui les avaient « découverts ». Les noms décrivent simplement ce que la terre fournit ou ce à quoi elle ressemble. Qikiqtaq est l'île montagne. Et Qikiqtarjuaq signifie « grande île ». Ces noms se retrouvent partout dans l'Arctique. Le canal au-dessus de l'île Bylot s'appelle Tallurutuq Imanga, l'eau qui appartient à la montagne. Il y a une montagne là-bas et elle crée une forme de V, comme les tatouages au menton, c'est pourquoi on l'appelle Tallurutik. La terre n'est pas quelque chose que nous possédons. C'est une chose avec laquelle nous travaillons et que nous respectons.

Il y a beaucoup d'histoires sur l'Arctique, et elles sont toutes vraies. Mais elles sont plus enrichissantes lorsque la communauté locale est impliquée dans le récit.



Miqqusaaq Bernadette Dean

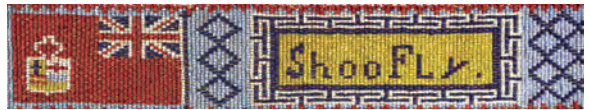
Miqqusaaq Bernadette Dean est l'arrière-petite-fille e Siusarnaq, également connue sous le nom de Shoofly Come . Elle est originaire de l'île de Southampton, à l'entrée de la baie d'Hudson, où elle a grandi en pratiquant la chasse, la pêche et la cueillette. Depuis, elle travaille en étroite collaboration avec les aînés et les jeunes à l'élaboration de programmes culturels, ainsi qu'à l'organisation de camps culturels pour les jeunes et les femmes inuits.

Beaucoup de premiers explorateurs n'auraient pas survécu sans les femmes inuites.

Mon arrière-grand-mère Shoofly était une très bonne couturière. J'ai vu son travail au musée. Ses points ressemblent à de minuscules marques de crayon. C'est dire à quel point ses talents de couturière étaient complexes. J'ai vu une photo d'une vingtaine de baleiniers qui ont hiverné quatre hivers de suite, et ils sont tous vêtus de vêtements en caribou. Il y a aussi une photo de l'équipage du Neptune, une expédition gouvernementale au début des années 1900 et ils sont tous vêtus de vêtements en caribou. Ils sont près de 40 je crois. Ils n'auraient pas pu confectionner les vêtements eux-mêmes ; ce sont les femmes inuites qui s'en sont chargées. Les familles voyageaient ensemble et se rendaient à l'intérieur des terres pour récolter les peaux nécessaires à la confection des vêtements.

Lorsque [mon arrière-grand-mère est décédée], le directeur du poste de la Baie d'Hudson a écrit dans son journal quotidien que chaque fois qu'il y avait une prise de poissons ou de phoques ou une récolte d'animaux, elle s'assurait toujours que les garçons de la Baie d'Hudson en reçoivent une part.

Tookoolito [également connue sous le nom de Hannah] et son mari Ipiirvik [également connu sous le nom de Joe] travaillaient avec Charles Francis Hall dans le cadre de l'expédition Polaris. Trente et un d'entre eux – possiblement huit Allemands, des scientifiques, une famille groenlandaise de cinq personnes, Hannah, Joe et leur fille – ont été séparés et ont dérivé [sur une banquise]. Hannah avait un qulliq [lampe] et Joe construisait des abris de neige, les transportant même deux ou trois fois d'une glace fine à une glace plus épaisse. [L'expédition Polaris (1871-1873) était une tentative américaine d'atteindre le pôle Nord. Le navire a été abandonné lors d'une tempête de glace et de nombreux membres de l'équipage, dont Tookoolito, son



mari et leur petite fille, sont restés bloqués pendant six mois. Ils ont dérivé à environ 2 000 km au sud avant d'être secourus au large du Labrador.]

La part non écrite de notre histoire est tellement immense. Je me suis rendue deux fois sur la tombe d'Hannah à Groton, dans le Connecticut. Je lui ai apporté des petits bouts de coton arctique et de bruyère, une aiguille et du tendon. La deuxième fois, je lui ai apporté des roses.

Ces femmes inuites auraient pu être considérées comme des exploratrices, mais elles n'ont pas obtenu ce titre ou cette reconnaissance. ❁

ᑭᑭᑭᑭ

*Inuktitut (en caractères romains) : **Qimuksiq***
*Traduction : **voyage en traîneau avec des chiens***



Le qimuksiqti (participant au Qimuksiq) Terry Uyarak approche de la ligne d'arrivée de la deuxième étape de la course de traîneaux à chiens *Nunavut Quest 2022*.

ᐱᓐᓇᓂᓐ

UNE COURSE DE TRAÎNEAUX À CHIENS DE 500 KILOMÈTRES À TRAVERS LE HAUT-ARCTIQUE, ET LA RENAISSANCE D'UNE TRADITION LONGTEMPS MENACÉE, AU CŒUR DE LA CULTURE INUITE.

RÉCIT ET PHOTOGRAPHIE DE **DUSTIN PATAR**



TRAUMAVERTISSEMENT :

CETTE HISTOIRE CONTIENT UN TÉMOIGNAGE SUR L'ABATTAGE DE QIMMIT (CHIENS).



Le soleil commençait tout juste à descendre sous l'horizon quand ce coureur s'approchait de la ligne d'arrivée lors de la deuxième journée.

IL FAISAIT FROID, plus froid que d'habitude pour cette période de l'année. À quelque 45 kilomètres au nord-est, l'aéroport d'Ikpiarjuk (Arctic Bay) a enregistré un minimum de moins 31,8 °C ; pour un 18 avril, c'est la température la plus froide des 20 dernières années. Mais le soleil brillait, signe évident que l'obscurité et le froid de l'hiver avaient été balayés par l'étreinte du printemps précoce de l'Extrême Arctique.

Ici, à l'embouchure gelée de la rivière Iqalulik, à l'extrémité nord-ouest de Qikiqtaaluk (île de Baffin) un petit camp commence à prendre forme. Peu à peu, un mélange de tentes en toile blanche bien usées semble émerger de la glace de mer tout aussi blanche, rejoint par d'autres tentes orange et jaune vif.

Au fur et à mesure que les tentes sont montées, une activité organisée s'est mise à bourdonner autour d'elles. Les contreplaqués, les couvertures, les sacs de couchage et les réchauds sont sortis de leur rangement au fond des qamutiit (traîneaux traditionnels inuits) et installés à l'intérieur des tentes. Un petit nombre de campeurs armés de scies ou de pelles s'aventurent là où la mer de neige est intacte, à la recherche de la meilleure neige et de la meilleure glace pour l'eau potable et de cuisson. Un autre groupe, également muni de scies et de haches, a découpé des ombles chevaliers et des phoques entiers congelés en petites portions faciles à manger pour les chiens. Ceux qui sont trop jeunes pour aider poursuivent un ballon de soccer dans la neige.

À l'exception du rire occasionnel d'un enfant, d'une conversation enthousiaste à l'intérieur d'une tente ou du bourdonnement étouffé d'un petit générateur, le camp est silencieux. Il y règne une énergie qui pousse chacun à lever les yeux de temps à autre pour regarder vers le nord, s'efforçant de voir aussi loin que possible dans la direction d'où ils sont venus.

En un instant, cette tension s'est relâchée, coupée par le bourdonnement des motoneiges qui se dirigeaient vers un point de l'horizon nord-ouest ponctué de deux drapeaux bleu roi de l'association inuite Qikiqtani. Au-delà de ces drapeaux, il y avait une tache de la taille d'une étoile lointaine, mais de couleur inversée.

Tandis que le camp observe, la tache se multiplie en un flou d'une douzaine d'objets bondissants. Alors que la distance diminuait, une équipe de 12 qimmiit (chiens) tirait une silhouette sombrement vêtue, portant un dossard blanc orné d'un grand chiffre deux bleu. Il s'agit de David Oyukuluk d'Ikpiarjuk, le premier des qimuksiitiit (meneurs de chiens) à franchir la ligne d'arrivée de la première des six étapes de la *Nunavut Quest 2022*, la course de traîneaux à chiens la plus importante du territoire.

Une fois le soleil couché, alors que le paysage qui s'est rapidement refroidi s'est drapé de teintes violettes et bleues, les 13 coureurs ont tous franchi la ligne d'arrivée. Terry Uyarak, qui est arrivé en troisième position, était heureux de ses résultats après avoir enfin inscrit le premier jour dans les livres pour la première fois depuis la pandémie, trois ans plus tôt.

Bien que Terry Uyarak, qui est né et a été élevé à Iglulik, ait grandi en voyageant en traîneau à chiens avec son père, il n'a eu son propre attelage que six ans plus tôt, lorsqu'un ami de son équipe de hockey a cherché quelqu'un pour s'occuper de six chiens.

Dustin Patar (@dustinpatar) est un journaliste, photographe et cinéaste basé à Iqaluit, qui se consacre à l'Arctique. Son travail a été publié dans Nunatsiaq News, The Narwhal, Hakai Magazine et CBC Indigenous. Il passe son temps libre derrière une machine à coudre, à réparer sa motoneige ou sur le terrain.



Les qimmiit utilisés pour la Nunavut Quest ont à peine changé au cours des deux derniers millénaires, tout comme leur lien profond avec les Inuits (à gauche). Le concurrent Joshua Hauilli (ci-dessous) s'approche du Camp 1.

L'un de ses premiers défis en tant que propriétaire d'un attelage de chiens a été d'essayer de les faire partir. « Ils n'arrêtaient pas de venir vers moi, de me témoigner de l'amour, et j'essayais de leur dire de courir, mais ils n'y arrivaient pas, » se souvient Uyarak en riant. « Ils étaient vraiment heureux, ils ne savaient pas comment faire. »

C'était, et c'est toujours, beaucoup de travail, dit Uyarak, qui est aussi un musicien nommé aux prix Junos. Il nourrit les chiens tous les deux jours quand il n'est pas en course et tous les jours lorsqu'il est en course. Ils se nourrissent essentiellement de ce qu'il chasse, qu'il s'agisse de phoques, de morses ou de tout autre animal en saison. Il ne fait pas courir son attelage

pendant l'été, mais dès qu'il y a suffisamment de neige, généralement en novembre, il le fait courir jusqu'en juin ou juillet. Pour qu'ils restent actifs, Uyarak essaie de leur faire parcourir au moins 10 kilomètres trois jours par semaine, qu'il enregistre à l'aide d'une application d'exercice physique conçue pour la course à pied, la randonnée ou le ski.

Cela a été un long processus d'apprentissage, qui a nécessité les conseils des aînés de la communauté et de son père, ainsi que beaucoup d'entraînement. Pendant longtemps, Uyarak était gêné de s'appeler *qimuksiqti*, un titre qu'il n'a accepté qu'après avoir été désigné ainsi par l'un des aînés de la communauté.

Au fil du temps, son équipe s'est agrandie et compte aujourd'hui 15 chiens et deux chiots, dont les noms leur sont donnés à la naissance en fonction de leur apparence ou de la façon dont il aimerait qu'ils se comportent. Il s'agit d'un lien qui n'est pas différent, dit-il, de celui des propriétaires de chiens qui aiment tellement leur animal qu'ils le considèrent comme un membre de la famille. « Nous les gardons simplement à l'extérieur. »

Mais contrairement aux chiens de compagnie, les qimmiit sont des chiens de travail, et ils sont traités comme tels. « Nous essayons de les garder un peu sauvages, » explique Uyarak.

Le chien inuit canadien (nom officiel de la race au Club Canin canadien) est resté relativement inchangé au cours des 2 000 dernières années. Il s'agit de l'un des plus anciens chiens indigènes du continent, qui s'est dispersé vers l'est dans l'Arctique nord-américain aux côtés des



Inuits, un lien qui s'est transmis à d'innombrables générations jusqu'au milieu du 20^e siècle.



AUX ALENTOURS DE 1966, trois chiens gisent immobiles sur la glace du hameau d'Ikpiarjuk. Il s'agissait des meilleurs chiens de tête de Moses Oyukuluk, âgé de 16 ans. D'après ce qu'on lui a dit, le ramasseur d'animaux de la communauté les avait abattus parce qu'ils étaient en liberté (dans les communautés nouvellement établies, contrairement aux camps traditionnels, les chiens devaient être attachés en permanence). Cette perte a finalement conduit M. Oyukuluk à abandonner son attelage.

Ce qui est arrivé à M. Oyukuluk n'est pas un cas isolé. Au cours des 25 années qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'extermination de qimmiit dans toute la région et au-delà a contribué à déchirer le tissu de la culture inuite.

Il y a plus de vingt ans, la Qikiqtani Inuit Association et la Société Makivik du Nunavik ont demandé au gouvernement canadien d'ouvrir une enquête publique sur l'assassinat de qimmiit entre 1950 et 1975.

En 2005, après des années de demandes, le gouvernement fédéral a capitulé et a ordonné à la Gendarmerie royale du Canada de lancer une enquête approfondie sur ses propres agissements. Un an plus tard, le rapport final de la GRC concluait qu'il n'y avait pas eu d'abattage systématique de chiens de traîneau,

mais plutôt l'abattage de certains chiens pour des raisons de santé et de sécurité publiques. La déception et l'incrédulité ont conduit à la création de la Commission de vérité Qikiqtani, dont la mission était fondée sur la nécessité de rétablir les faits historiques.

Au cours des sept années suivantes, l'enquête menée et parrainée par les Inuits a minutieusement rassemblé des documents historiques et interrogé plus de 345 témoins

« BIEN SÛR, JE NE VIVRAI PAS **EXACTEMENT**
COMME EUX, MAIS AU MOINS
JE COMPRENDRAI D'OÙ JE VIENS. »

– dont M. Oyukuluk – afin de documenter cette période marquée par un assaut d'actes coloniaux dans l'Arctique, parmi lesquels l'abattage des chiens, mais aussi les réinstallations forcées, l'exil dans les pensionnats et l'établissement de colonies permanentes.

Un an après l'abattage des chiens de M. Oyukuluk, celui-ci s'est retrouvé à construire des maisons dans la communauté où ils avaient été relogés. Il avait l'impression qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de déménager. « Ils nous avaient dit que si nous ne faisons pas d'études, nous ne trouverions jamais de travail, » a déclaré M. Oyukuluk par l'intermédiaire d'un traducteur lors de son témoignage devant la Commission de la vérité



de Qikiqtani en 2008 « C'est à ce moment-là que notre vie a commencé à se dégrader. »

Au cours des 30 années suivantes, M. Oyukuluk a créé sa propre entreprise, puis a reconstitué son attelage de chiens et, à l'hiver 1999 s'est joint à quatre autres habitants d'Ikpiarjuk pour organiser une course de traîneaux afin de célébrer la création prochaine du Nunavut. La *North Baffi Quest*, comme elle a été baptisée, ne serait ouverte qu'aux équipes de chiens de traîneau inuits, l'animal officiel du nouveau territoire.

Les règles étaient simples : il n'y avait pas de frais d'inscription, tout le monde pouvait participer à la course, les qamutiit devaient mesurer entre 12 et 14 pieds de long, les équipes de chiens devaient être composées de dix chiens au minimum et de 12 chiens au maximum, et les équipes devaient utiliser un attelage traditionnel en éventail pour attacher les chiens au qamutiik.

La course, qui devait être unique, a connu un tel succès que les organisateurs ont rencontré les participants, qui ont suggéré d'en faire un événement annuel avec des itinéraires tournants. La Nunavut Quest était née.



L'ITINÉRAIRE DU TROISIÈME JOUR est bouché par un mur de vent et de neige. Le soleil qui avait illuminé les deux premiers jours de la course a été remplacé par un ciel presque blanc. La course a été reportée pour la journée.

Sans la pression de démontage ou d'installation, le rythme du camp est plus tranquille. Un groupe de jeunes a profité de l'occasion pour faire voler un cerf-volant dans les tourbillons de vent, une tentative optimiste mais de courte durée. D'autres profitent de cette pause pour s'arrêter dans les tentes équipées de générateurs pour

« JE VOULAIS ÊTRE PROPRIÉTAIRE
D'UN ATTELAGE POUR PERPÉTUER
LES VALEURS TRADITIONNELLES
DES ATTELAGES DE CHIENS,
QUE L'ON OUBLIE DE PLUS EN PLUS. »

rattraper le temps perdu, se réchauffer et recharger leur téléphone. Pour beaucoup, c'est l'essence même de la quête : une occasion de voir les amis et la famille. Des occasions similaires se présentent dans le temps passé avant et après la course, parmi les personnes des communautés voisines qui peuvent être à seulement 45 minutes de vol l'une de l'autre, mais qui, compte tenu des horaires restreints des compagnies aériennes, peuvent impliquer un vol passant par la capitale du territoire à un coût de plus de 3 000 \$.

Dans une clairière entre les tentes, un groupe de jimuksiqtiit et de membres de l'équipe de soutien se sont



agglutinés autour d'une motoneige qui avait une fuite de liquide de refroidissement ; parmi eux se trouve Uyarak, qui les regarde verser soigneusement du poivre moulu dans le liquide de refroidissement, une solution rapide pour une fuite minuscule. Si la *Nunavut Quest*, comme toute course, est une occasion de se vanter, pour Uyarak, c'est bien plus que cela.

« Le plus important pour moi, c'est de rencontrer tous les meneurs de chiens, les aînés et les organisateurs qui raconteront comment ils avaient des attelages de chiens et comment ils vivaient, » explique-t-il. « Bien sûr, je ne vivrai pas exactement comme eux, mais au moins je comprendrai d'où je viens. »

Qu'il participe à des courses ou qu'il soit simplement en excursion, M. Uyarak admet qu'il pense souvent aux événements des années 1950, 1960 et 1970 « Je me rappelle que cela fait partie de notre passé, » dit-il.

Ce n'est que le 19 août 2019 que Carolyn Bennett, alors ministre canadienne des Affaires du Nord et des relations entre la Couronne et les Autochtones, est montée sur un podium à l'intérieur du Frobisher Inn d'Iqaluit pour présenter ses excuses aux Inuits Qikiqtani pour les deux décennies et demie de politiques et de pratiques coloniales qui ont profondément changé leur mode de vie. Ce sont des témoignages comme celui de Moses Oyukuluk, et de centaines d'autres dans le cadre de la Commission de vérité Qikiqtani, qui ont finalement abouti aux excuses officielles du gouvernement fédéral en ce jour gris d'août 2019.

Dans le cadre de ces excuses, la *Qikiqtani Inuit Association* a reçu 20 millions de dollars, dont près de 3 millions seront consacrés à la revitalisation des traditions liées aux chiens de traîneau qimmiit, y compris 100000 dollars par an, au cours des six prochaines années, destinés à la *Nunavut Quest*.

À l'instar du territoire qu'elle a contribué à faire naître, la Quest a grandi et changé au cours des 22 dernières années. Les quatre règlements sont devenus 23, et l'événement s'est avéré à la fois une célébration du traîneau à chiens traditionnel et un cadre pour le revitaliser.



AU 10e JOUR, un épais rideau de neige blanche voile la vue d'Uyarak alors qu'il se dirige vers deux silhouettes floues et ondulantes à l'horizon. À mesure que la distance se réduit et que le rideau se lève, le rouge, le blanc, le jaune et le bleu du drapeau du Nunavut deviennent plus clairs, tout comme le drapeau canadien qui lui fait face. Il était là, à la ligne d'arrivée, à Iglulik, chez lui.

Dans le sens horaire, à partir de la droite : Les enfants jouent pendant les temps morts au camp 2 ; Terry Uyarak est hissé sur son qamutiik après avoir franchi la ligne d'arrivée finale ; une équipe d'qimmiit se repose pendant que leur qimuxiqti fête l'événement.





À cet instant, Uyarak est submergé par l'émotion. Au-delà des drapeaux, des cousins, des oncles, des tantes, sa femme, ses enfants et son père l'attendaient. C'est un événement auquel il aurait aimé que sa mère, décédée l'année précédente, assiste. « Elle aurait été très heureuse de me voir arriver, » dit-il.

Au moment où il arrive, une masse d'enfants s'élance vers lui, comme ils l'ont déjà fait à plusieurs reprises pour d'autres coureurs. La deuxième vague de salutations est venue de la foule brandissant des panneaux aux couleurs fluorescentes, un mélange d'amis, de familles et d'Iglulikmiut profitant des festivités. Comme toujours, elle a été suivie par la cérémonie de levée du qamutiik et du coureur. Cette vague de célébrations ne dure généralement que quelques minutes avant que le coureur ne soit libre de passer un peu plus de temps avec ses proches, d'allumer éventuellement une cigarette de célébration, puis de s'atteler à la tâche d'enchaîner pour la nuit les chiens encroûtés par la glace.

Il faudra attendre encore un jour avant que les résultats officiels ne soient annoncés, ce qui laisse aux coureurs et aux équipes de soutien le temps de raconter aux amis et à la

famille les anecdotes de la semaine écoulée, notamment les quatre jours de retard dus aux conditions météorologiques et la journée au cours de laquelle les coureurs ont chargé leurs chiens sur leurs qamutiit et ont déplacé les camps en motoneige pour rattraper le temps perdu.

Le lendemain, vers 18 heures, le terrain devant le centre communautaire est encombré de motoneiges et la salle bondée de concurrents, de leurs familles, d'officiels de la course et d'Iglulikmiut de tous âges. La soirée s'est déroulée avec le faste habituel : discours, certificats et bien sûr l'annonce des temps officiels un total cumulatif de toutes les étapes, dans l'ordre inverse. Un à un, les coureurs ont été appelés, leurs résultats commençant par un temps de 45 heures, 28 minutes et 20 secondes, avant de diminuer jusqu'au vainqueur.

Uyarak a parcouru les 500 kilomètres en 30 heures, 23 minutes et 20 secondes, terminant en quatrième place, soit une amélioration d'un point par rapport à ses résultats précédents dans la Quest, ce qui n'est pas négligeable. Il a été précédé par Lee Inuarak de Pond Inlet et David Oyukuluk, qui a remporté la première étape. Le champion en titre Jonah Qaunaq a remporté sa



Après 10 jours de course, Terry Uyarak embrasse sa fille à l'arrivée, alors que la neige tombe. Au printemps, lorsqu'il ne fait pas trop froid, il emmène ses enfants en excursion en traîneau à chiens. Il profite de ces sorties pour transmettre ses connaissances à la nouvelle génération.

troisième Quest consécutive avec un temps de 28 heures, 43 minutes et 55 secondes.

Un peu avant que le public se retire, que les planchers soient nettoyés et qu'une longue nuit de danses carrées commence, il a été annoncé que la course de 2023 partirait d'Iglulik et se terminerait à Ikpiarjuk. Uyarak dit que si lui et ses chiens sont en bonne santé, ils concourront. De plus, il aura un nouveau chien, un cadeau d'après-course de Moses Oyukuluk, qui a connu la mère d'Uyarak lorsqu'ils étaient tous deux dans un hôpital du sud. Il aura également l'avantage de ne pas avoir à se rendre à la communauté de départ à bord d'un attelage de chiens avant le début de la course.

Cette année encore, Uyarak aimerait se classer parmi les cinq premiers, mais ce qui compte avant tout, c'est de passer du temps sur le qamutiik avec ses chiens.

« Je voulais être propriétaire d'un attelage pour perpétuer les valeurs traditionnelles des attelages de chiens, que l'on oublie de plus en plus, » explique M. Uyarak à propos des raisons qui l'ont poussé à s'occuper de ses six premiers chiens. « Ainsi, je pourrai un jour donner cette leçon à mes enfants ou à mes pairs. »

Bien que l'âge de ses enfants les limite à faire des excursions en traîneau à chiens au printemps, lorsque le soleil brille et que les températures sont clémentes, cela n'a pas empêché M. Uyarak de transmettre ce qu'il sait à la génération suivante.

À 36 ans, il a plus de dix ans de plus que l'âge médian de la population du Nunavut, la plus jeune du Canada, et mûre pour la passion. « Si nous continuons à montrer notre soutien, je pense que cela pourrait devenir une grande chose ici, » déclare Uyarak. Voir de jeunes Nunavimmiuts créer leurs propres équipes et venir poser des questions à des qimuksiqtiit comme lui « me rappelle mes débuts, » dit-il.

Mais comme il en a fait l'expérience, le processus pour les qimuksiqtiit en devenir s'accompagne d'une courbe d'apprentissage parfois semée de déceptions – une leçon qu'un jeune meneur de chiens a apprise à ses dépens lors de la première nuit de la course de 2022 lorsqu'un chien errant a rongé les harnais de son attelage, les éparpillant sur la banquise. Ce coup dur l'a contraint à abandonner la course.

Au milieu d'un événement où le temps est l'enjeu central, Uyarak a transmis au jeune coureur un message simple, mais plein de sens : « Le temps viendra ». ❄️



Pujjuut Kusugak

Une cabane près de Rankin Inlet, au Nunavut, est un lieu de paix – et de réunions familiales.

Pujjuut Kusugak a commenté et analysé en inuktitut le basket-ball aux Jeux olympiques d'été de Paris 2024. Il a déjà commenté le hockey aux Jeux olympiques d'hiver de 2010 à Vancouver, aux Jeux olympiques de 2022 à Pékin et aux Jeux d'hiver de l'Arctique de 2023 dans le nord de l'Alberta.

Ma cabane est situé le long de la côte, dans un bras de mer, juste en face de Rankin Inlet, ma communauté. En été, nous sommes à environ 25 minutes en bateau ou à 90 minutes en VTT s'il y a trop de vent pour se déplacer sur l'eau. Au printemps, lorsque nous nous déplaçons en motoneige, c'est environ 45 minutes. Le fait d'être sur la terre est relaxant. Nous allons à la pêche, à la cueillette des œufs ou des baies. Nous chassons l'oie, le caribou. Toutes ces activités ne sont pas du travail, c'est un loisir. À la fin du printemps, c'est la saison du séchage de la viande de caribou. Dans la cabane, nous avons des séchoirs à viande que mon grand-père a construits il y a probablement 30 ans, et ils sont toujours debout.

Mon père a construit sa cabane il y a environ 37 ans et nous avons été la première cabane de la région pour notre famille – mes parents, moi et mes trois sœurs. Ensuite, mes grands-parents ont construit une cabane, puis une tante et un oncle, puis une autre tante et un autre oncle. Puis j'en ai construit une. Mon cousin et ma belle-sœur en ont également construit une. Aujourd'hui, nous avons cinq cabanes dans cette petite zone. Mon neveu l'appelle même le village !

Le mot que nous utilisons pour décrire l'atmosphère de ce lieu est kajjaarnuq. Je pense que le mot le plus proche de cette idée « sérénité ». C'est paisible. C'est beau. Kajjaarnuq a tellement de significations que l'on met ensemble en français ou en anglais, mais en inuktitut, ce n'est qu'un seul mot qui évoque toutes ces sensations. La cabane est un lieu de paix pour moi. Pour beaucoup d'entre nous, au sein de la famille, c'est notre lieu de bonheur. C'est là que nous pouvons enseigner nos traditions à nos enfants. Cela nous aide à parler notre langue et à transmettre notre culture. C'est un lieu de guérison. C'est formidable pour notre bien-être. 🌀

MAGIE BLANCHE

Katherine Takpannie a capturé la beauté d'un champ de coton arctique, les têtes duveteuses se balançant dans la brise d'un jour d'été. L'artiste a pris la photo alors qu'elle se trouvait avec sa mère à Apex Hill, près d'Iqaluit. C'est là que la mère de Takpannie est née et a grandi.



Découvrez d'autres œuvres de Katherine Takpannie à www.katherinetakpannie.ca



Geographica

Financé par le
gouvernement
du Canada

Funded by the
Government
of Canada

Canada